la Croix
Périodicité : Quotidien
OJD : 93149

Date : 08 OCT 15
Journaliste : Sabine Audrerie/ Fabienne Lemahieu/ Emmanuel Romer/ Gilles Biassette/ Corinner Renou-Nativel

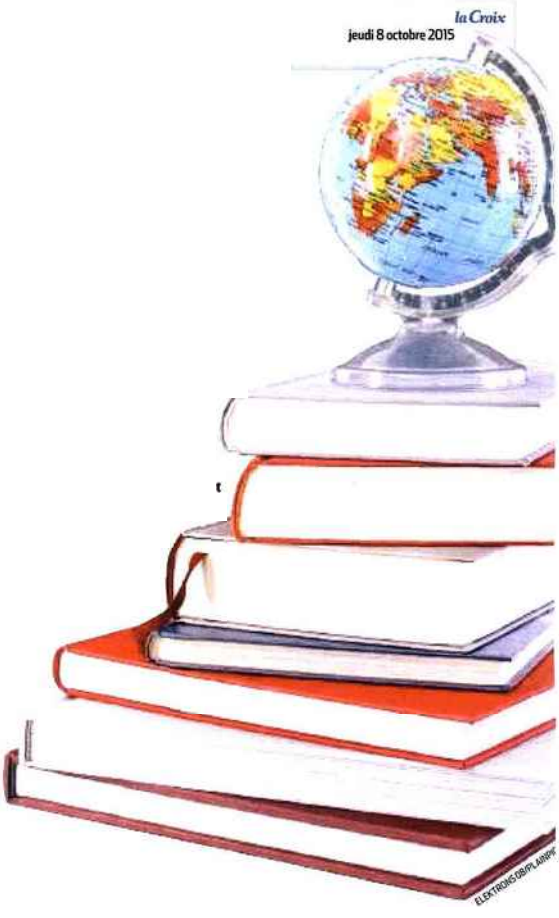
Livres&idées

Les romans racontent le monde

Une sélection de romans étrangers à découvrir, venus de tous les horizons et continents littéraires

L'Espagnol Javier Cercas, l'Américain d'origine éthiopienne Dinaw Mengestu, l'Américaine d'origine irlandaise Alice McDermott, l'Américain Toby Barlow *(lire nos éditions précédentes)*, l'Écossaise Kerry Hudson, les Turcs Hakan Günday et Oya Baydar, la Polonaise Agata Tuszynska, l'Anglais Martin Amis, le Bosnien germanophone Sasa Stanisic, l'Islandais Jon Kalman Stefansson, l'Indien Joydeep Roy-Bhattacharya, l'Américain d'origine écossaise Iain Levison, l'Irlandaise Eimear McBride... Largement sélectionnés par les prix littéraires remis en novembre (notamment le Femina et le Medicis), les nombreux romans étrangers de cette rentrée littéraire (196 parmi les 589 parutions de fictions d'août à fin octobre) sont une manière d'aborder le monde contemporain et ses enjeux, ses questions universelles, sociales, géopolitiques ou même intimes. L'un d'eux, tout juste paru au Seuil, est à lire particulièrement, les embrassant toutes à la fois : le récit autobiographique *Sable mouvant* d'Henning Mankell, écrivain suédois disparu lundi *(lire* La Croix *du 6 octobre et sur la-croix.com)*. Cinq livres ont retenu notre attention : ceux de l'Israélien David Grossman, prix Médicis étranger 2011 pour *Une femme fuyant l'annonce*, du Salvadorien voyageur du monde Horacio Castellanos Moya, de la pétillante jeune Autrichienne Vea Kaiser, de l'Australien Christos Tsiolkas, déjà auteur du best-seller *La Gifle*, et l'inédit de l'Américaine Harper Lee qui paraît aujourd'hui, événement pour tous les amoureux de son roman culte de 1960, *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*.

SABINE AUDRERIE



Tous droits réservés à l'éditeur

la Croix
Périodicité : Quotidien
OJD : 93149

Date : 08 OCT 15
Journaliste : Sabine Audrerie/ Fabienne Lemahieu/ Emmanuel Romer/ Gilles Biassette/ Corinner Renou-Nativel

L'enfant qui marchait sur les mains

Avec la spectaculaire mise à nu d'un comique de seconde zone, David Grossman embrasse les thèmes du deuil et de la responsabilité collective.

UN CHEVAL ENTRE DANS UN BAR
de David Grossman
Traduit de l'hébreu par Nicolas Weill, Seuil, 240 p., 19 €

La salle est pleine mais le rire hésitant, ce soir-là, dans le bar de Netanya, petite ville d'Israël où se produit le comique Dovalé G. N'en déplaise au public venu pour se distraire, l'improvisation outrée de ce drôle de petit homme d'une cinquantaine d'années trottinant sur la scène en bottes de cow-boy, ne tient pas ses promesses de légèreté.

Prenant son auditoire à témoin, le clown impertinent est ainsi décidé à rejouer, le temps d'une ultime représentation, le traumatisme originel qui le brisa, enfant : son *« premier enterrement »*. Dans un glissement subversif et libérateur de l'humour vers le drame, il entreprend de retracer le parcours dévastateur qui le mena d'un camp de la « Gadna », la jeunesse paramilitaire israélienne, jusqu'à Jérusalem. Là se préparent les funérailles de l'un de ses parents, lui a-t-on appris. Sans lui révéler toutefois, lâcheté ou négligence, qui de la mère ou du père il doit pleurer l'absence. Commencera alors pour l'orphelin une descente aux enfers où la pensée magique le disputera à la folie.

Grossman expose puissamment la fragilité du lien d'humanité.

Quatre ans après *Une femme fuyant l'annonce*, magnifique prix Médicis étranger 2011, l'Israélien David Grossman renoue avec les thèmes de la perte, de la transmission et du cheminement initiatique. Captivant le lecteur à rebours de l'hostilité grandissante des spectateurs, il élabore un récit organique qui épouse les gestes de son triste bouffon, tirant tous les fils du burlesque, comme un hommage à la scène théâtrale.

Peu à peu, dans la poussière et sous les projecteurs de cette scène minable, la souffrance de l'amuseur prend corps. Dans un *« tourbillon de membres et d'expressions »*, elle épouse sa chair, se porte sur son visage, ses jambes, son torse, qu'il moleste jusqu'au sang. Se concentre sur ses mains, sur lesquelles il se tenait, jadis : tête en bas, pieds en l'air, dans une pirouette pour renverser les duretés de sa courte existence – les coups de son père, les humiliations des garçons de son âge, les regards réprobateurs portés sur sa mère, jeune femme erratique brisée par la Shoah.

À travers la lutte de son personnage pour rallier une assemblée répugnant à prendre en charge la culpabilité collective qui l'écrasa jadis, Grossman expose puissamment la fragilité du lien d'humanité. Dans la salle, un homme assiste au spectacle, qui le préservera pourtant. Il est juge, se nomme Avishaï Lazar et fut l'ami d'enfance de Dovalé G. En quelques mots lumineux empruntés à Fernando Pessoa, il effacera merveilleusement les offenses faites à l'enfant bancal, pour qu'il puisse, enfin, marcher la tête haute : *« Pour être parfait, il suffit d'exister. »*

FABIENNE LEMAHIEU

Tous droits réservés à l'éditeur

la Croix
Périodicité : Quotidien
OJD : 93149

Date : 08 OCT 15
Journaliste : Sabine Audrerie/ Fabienne Lemahieu/ Emmanuel Romer/ Gilles Biassette/ Corinner Renou-Nativel

Quand le ver entre dans la pomme

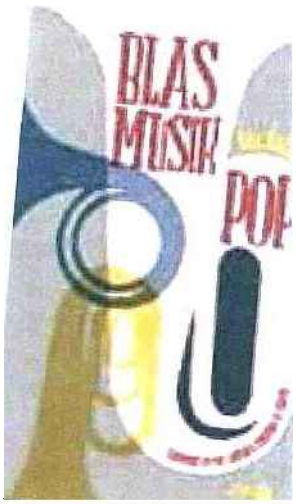
Un réjouissant et inattendu portrait d'une communauté villageoise isolée en Autriche, forcée de s'ouvrir au monde avec l'arrivée de la science et la culture.

BLASMUSIKPOP, OU COMMENT UN VER SOLITAIRE CHANGEA LE MONDE

de Vea Kaiser
Traduit de l'allemand (Autriche) par Corinna Gepner, Presses de la Cité, 528 p., 22 €

Saint-Peter-sur-Anger, un petit village des Alpes autrichiennes, vit en autarcie depuis des siècles, obstinément accroché à ses traditions. Jusqu'à cet été 1959, où l'un des leurs, le jeune Johannes Gerlitzen, sculpteur sur bois, apprend qu'il est habité par un ver solitaire. Aussi étonnant que cela paraître, cette nouvelle va bouleverser l'univers des Saints-Pétruciens. Johannes Gerlitzen va laisser tomber la sculpture, les beuveries, et plus bizarre encore, se mettre à lire tout ce qu'il trouve sur les vers solitaires. Un matin, il quitte son village, ses amis, sa femme, leur nouveau-né, pour aller étudier la médecine. Du jamais-vu.

Johannes Gerlitzen reviendra une dizaine d'années plus tard, son diplôme en poche. Les ragots, le patois, les bisbilles, bagarres, les commérages, l'alcool… c'est fini pour lui. Une nouvelle attitude qui va provoquer de nombreux bouleversements dont les répercussions affecteront pendant des années la communauté et notamment sa fille et son petit-fils baptisé lui aussi Johannes qui partagera la même soif de culture et le souhait devenir docteur comme son « Papy ».



À la lecture de ce roman réjouissant, inattendu, audacieux et drôle, on est tenté d'aligner les superlatifs. La maîtrise de la narration, la justesse du ton, du style, du rythme, des dialogues dans ce savoureux patois local inventé par l'auteur et remarquablement traduits, sont saisissants.

On se demande où cette jeune spécialiste du grec ancien (qui a écrit ce premier roman à 24 ans), est allée chercher cette histoire abracadabrante en cours d'adaptation au cinéma. L'ensemble fourmille de personnages, décalés, pittoresques et attachants malgré leurs défauts et étroitesse d'esprit. Personnages souvent croqués en quelques mots biens sentis et toujours bienveillants. Sans parler de scènes d'anthologie qui continuent à vous amuser longtemps après avoir tourné la dernière page.

EMMANUEL ROMER

Tous droits réservés à l'éditeur

la Croix
Périodicité : Quotidien
OJD : 93149

Date : 08 OCT 15
Journaliste : Sabine Audrerie/ Fabienne Lemahieu/ Emmanuel Romer/ Gilles Biassette/ Corinner Renou-Nativel

La flamme d'un passé brûlant

Écrivain de l'exil, Horacio Castellanos Moya réveille les heures douloureuses de la guerre civile au Salvador.

LE RÊVE DU RETOUR
de Horacio Castellanos Moya
Traduit de l'espagnol (Salvador) par René Solis,
Métailié, 156 p., 17 €

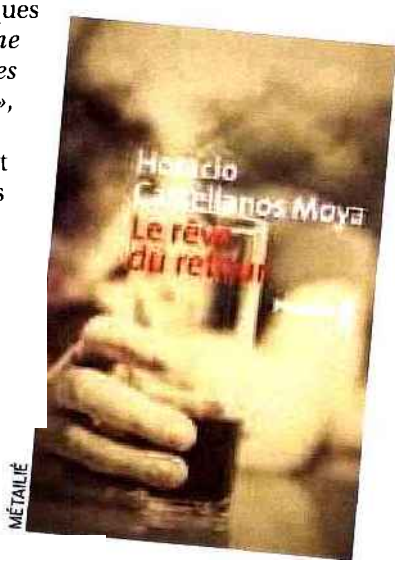
De l'exil, Horacio Castellanos Moya connaît tous les contours, tous les détails. Né en 1957 dans une famille salvadorienne installée à Tegucigalpa, capitale du Honduras, ce journaliste et écrivain a passé plus de temps à l'extérieur de son pays que chez lui. Au fait, chez lui… c'est où maintenant ? *« Dans l'Iowa, pour l'instant, mais je ne sais pas jusqu'à quand »*, répond-il sans sourciller, habitué à se laisser guider par un hasard qui l'a déjà fait se poser au Mexique, longtemps, en Espagne, plus furtivement, aux États-Unis, il y a peu.

Pourtant, depuis l'exil, l'écrivain a également connu la tentation du retour. Comme Erasmo Aragon, personnage principal de son dernier roman, il a fait ses bagages une fois la paix revenue au Salvador, au terme d'une longue guerre civile (75 000 morts, entre 1980 et 1992). L'expérience, malheureuse, le mena à un nouvel envol. Erasmo n'en est pas encore là. Journaliste, il vit à Mexico, où il tente d'échapper, dans l'alcool, à son couple qui bat de l'aile. Il écrit, un peu, il boit, nettement plus. Il rêve, aussi : le conflit fratricide s'achève et un semblant de paix commence à se dessiner. Des négociations ont été engagées entre la guérilla et le gouvernement. Erasmo se prend à songer à rentrer, projet qui aurait le double mérite de lui rendre la terre de son enfance et régler ses problèmes conjugaux.

Mais cette hypothèse ne tarde pas à réveiller en lui de vieux souvenirs, contre lesquels son corps résiste. L'anime aussi la crainte que tous les comptes n'aient pas été soldés. Des douleurs physiques réapparaissent. *« Ce dont vous ne voulez pas vous souvenir ronge les fondements de votre personnalité »*, lui dit le médecin.

Horacio Castellanos Moya décrit avec talent les affres tragicomiques dans lesquelles plonge Erasmo. Gagné par sa lâcheté, il hésite, se tâte à s'en faire mal. Et s'emmêle, au passage, dans une tentative rocambolesque – et peu maîtrisée – d'attenter aux jours de l'amant de sa compagne. L'auteur salvadorien est d'humeur presque légère, à l'image d'une paix qui revient – sans être pour autant synonyme de paix intérieure pour ses personnages. On est loin de son livre précédent – *La Servante et le Catcheur* (1) – que les Éditions Métailié ont l'excellente idée de sortir en édition de poche. L'action est celle de la guerre civile et des affrontements qui bouleversent la vie des anonymes, pris entre deux feux. Ici, ce ne sont pas les souvenirs qui brûlent, mais bien les balles et la haine.

« Ce dont vous ne voulez pas vous souvenir ronge les fondements de votre personnalité. »



MÉTAILIÉ

GILLES BIASSETTE

(1) 238 p., 10 €.

Tous droits réservés à l'éditeur

la Croix
Périodicité : Quotidien
OJD : 93149

Date : 08 OCT 15
Journaliste : Sabine Audrerie/ Fabienne Lemahieu/ Emmanuel Romer/ Gilles Biassette/ Corinner Renou-Nativel

Le retour au Sud de Harper Lee

Cinquante-cinq ans après *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, Harper Lee publie son tout premier manuscrit, point de départ à l'écriture de son sublime best-seller.

VA ET POSTE UNE SENTINELLE, de Harper Lee
Traduit de l'anglais (États-Unis) par Pierre Demarty,
Grasset, 336 p., 20,90 €

Comme elle a grandi la jeune Scoute ! À 26 ans, l'héroïne de *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur* vit seule à New York. Mais chaque été pendant deux semaines, elle revient à Maycomb (en Alabama), retrouver son cher père, l'avocat Atticus Finch, son oncle Jack, fantasque célibataire épris de littérature victorienne, et sa tante Alexandra avec laquelle elle n'a jamais pu avoir une conversation qui ne vire à l'aigre. Manquent à l'appel son frère Jem, mort prématurément comme leur mère, et Dill, leur ami d'enfance. L'autre copain, inséparable de la fratrie, Henry, s'est mué en amoureux transi qui attend toujours le *« oui »* de Scout. Si le temps est passé, la jeune femme qu'on n'appelle plus guère que par son prénom, Jean Louise, a conservé sa belle intelligence, son humour taquin et son indifférence aux codes de la bonne société de Maycomb.

Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur, prix Pulitzer en 1961, s'est vendu à plus de 30 millions d'exemplaires dans le monde et a été magnifiquement adapté au cinéma par Robert Mulligan. Âgée aujourd'hui de 89 ans, Harper Lee, réputée l'auteur d'un seul livre, a créé la surprise en février en annonçant avoir retrouvé un deuxième manuscrit, écrit peu avant le premier publié.

Ne tirez pas... se situait à Maycomb dans les années 1930, juste après la Grande Dépression. Scout, âgée de 7 ans, racontait un été peu ordinaire où son père avait assuré la défense d'un Noir accusé à tort du viol d'une Blanche dans un Sud raciste et violent. À cette trame s'ajoutait le quotidien de la fillette, rebelle née, le roman réussissant à rendre crédible le regard d'une enfant pleine de fantaisie sur des faits et un contexte terribles.

Va et poste une sentinelle (d'après un verset du Livre d'Isaïe) a pour cadre le milieu des années 1950 et la lutte pour l'obtention des droits civiques des Afro-Américains. On retrouve avec bonheur Jean Louise et son humour irrévérencieux, ses lubies et ses doutes. Mais cette fois, l'intègre Atticus, toujours si respectueux envers les Noirs, semble être dans le mauvais camp, celui des Sudistes ségrégationnistes. Malentendu ? Revirement ? C'est l'univers entier de Jean Louise qui s'effondre. Dans ce récit plus tortueux que *Ne tirez pas sur l'oiseau moqueur*, cette donnée déstabilise, met mal à l'aise, tout comme la juxtaposition de points de vue radicalement opposés, haine raciale comprise. Pourtant, comme dans le précédent roman qui contenait des éléments autobiographiques, il est possible d'y lire l'expérience de Harper Lee, certainement déchirée entre ses convictions personnelles et l'idéologie imprégnant le Sud où elle a grandi.

On retrouve avec bonheur Jean Louise et son humour irrévérencieux, ses lubies et ses doutes.

CORINNE RENOU-NATIVEL

Tous droits réservés à l'éditeur

la Croix
Périodicité : Quotidien
OJD : 93149

Date : 08 OCT 15
Journaliste : Sabine Audrerie/ Fabienne Lemahieu/ Emmanuel Romer/ Gilles Biassette/ Corinner Renou-Nativel

L'Australie des champions

Après son best-seller *La Gifle*, Christos Tsiolkas publie un nouveau livre coup de poing dont le jeune héros voue son existence aux compétitions de natation dans une Australie rude.

BARRACUDA
de Christos Tsiolkas
Traduit de l'anglais (Australie)
par Jean-Luc Piningre
Belfond,
464 p., 22 €

L'eau glisse sur le corps de Danny, le caresse, s'ouvre sur son passage, lui obéit. Il n'a pas à se battre contre elle pour avancer. Jambes et bras puissants, cœur et poumons en harmonie, il module son effort à sa guise. L'eau est son élément. Repéré dans une compétition, il s'est vu proposer une bourse pour intégrer un lycée privé de Melbourne. Il sera entraîné par Franck Torma, l'un des meilleurs coachs de natation de l'État de Victoria, qui veut en faire un champion. Mais le premier conseil que donne l'entraîneur à l'adolescent ne concerne ni la nage, ni les plongeons : *« Il faut toujours répondre quand on t'insulte. Et répondre tout de suite. Une injure, c'est une agression. Tu dois riposter. »* Car à peine arrivé, Danny, modeste rejeton d'un routier écossais et d'une coiffeuse grecque, essuie les moqueries cruelles des autres élèves, fils de la bourgeoisie très aisée de Melbourne, ses rivaux dans les lignes d'eau, face à qui il veut être *« le plus fort, le plus rapide, le meilleur »*.

Danny, qui refuse une vie médiocre comme celle de ses parents, veut surpasser les fils à papa qui le méprisent.

Auteur à succès de *La Gifle*, vendu à un demi-million d'exemplaires dans le monde, Christos Tsiolkas, né en 1965 à Melbourne de parents grecs, livre un roman puissant aux inflexions personnelles. Coutumier de l'eau chlorée des piscines, il a puisé dans son expérience d'écrivain, avec ses succès contrastés, le rapport à la réussite et à l'échec, et de sa trajectoire sociale le passage d'un monde à l'autre dans une société qui stigmatise les migrants et les Aborigènes.

Avec une profondeur psychologique d'une grande acuité, le roman plonge dans l'intimité d'un adolescent convaincu que son avenir ne peut passer que par des victoires à tous les championnats jusqu'aux Jeux olympiques. Danny, qui refuse une vie médiocre comme celle de ses parents, veut surpasser les fils à papa qui le méprisent et payer ce qu'il considère comme sa dette envers sa famille. Dan, brisé, doit trouver le chemin pour se reconstruire, se réconcilier avec les siens et lui-même. D'une plume acérée et rageuse, Christos Tsiolkas décrit un monde intérieur et des relations rudes, parfois de manière crue, dans un pays bâti sur la ségrégation et la violence. Avec la même intensité et sans une once de mièvrerie, il montre aussi le don de soi pour autrui, l'amour qui irrigue et sauve.

CORINNE RENOU-NATIVEL

BELFOND

Tous droits réservés à l'éditeur